

Le vaisseau des fantômes

Proleterka, de Fleur Jaeggy, Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Gallimard, « Du monde entier », 133 p.

François Ricard

Number 196, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (2004). Le vaisseau des fantômes / *Proleterka*, de Fleur Jaeggy, Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Gallimard, « Du monde entier », 133 p. *Spirale*, (196), 48–49.

LE VAISSEAU DES FANTÔMES

PROLETERKA de Fleur Jaeggy

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Gallimard, « Du monde entier », 133 p.

retrouvé au mur du Temple ont profondément impressionné les orthodoxes jusque-là hostiles au sionisme laïque et « hérétique » des origines. Pour Sibony, le sionisme n'a pas fait disparaître la question juive. Il a cru lui apporter une réponse, il a cru l'effacer mais il s'est trompé. L'identité israélienne primitive qui se voulait rationnelle, immunisée contre la peur et la misère, sans faille, s'est révélée factice. Elle n'a pas tenu le coup. L'épreuve de réalité qu'a constituée par exemple l'intifada actuelle l'a fait voler en éclats. Des failles sont apparues. « Dans le pays de l'efficacité qu'est Israël, la dimension symbolique fut reléguée, refoulée vers les religieux qui normalement la fétichisent. » L'auteur plaide pour un retour non pas au religieux mais à « l'esprit de la transmission symbolique qui exige d'être enrichi ». Il reproche aux pères fondateurs d'avoir méprisé les traditions ancestrales, celles des Juifs « arabes » comme celles des Juifs d'Europe. Il les accuse d'avoir voulu créer un homme nouveau et d'avoir opéré un « déracinement culturel » des jeunes générations. Pour Daniel Sibony, « les antisionistes ne font pas la vraie critique d'Israël, ils le haïssent trop pour ça ; cette critique serait qu'Israël est malade de normalité, de rupture avec son histoire ». L'homme israélien, écrit-il encore, souffre d'être « normosé ».

Comment dépasser l'opposition entre les habitants « naturels » d'une terre « possédée » et les « revenants » israéliens qui ignorent ou fétichisent la portée symbolique d'une force qui les pousse à s'accrocher à cette terre ? Le psychanalyste propose des pistes de solution : aider les deux acteurs du drame à reconnaître l'impasse et à la situer dans un fantasme identitaire. Le monde arabo-musulman, soutient-il, doit reconnaître qu'Israël représente une faille originelle qu'il a jusqu'à présent refoulée. Le monde juif doit dépasser ses clivages traditionnels : culpabilité-persécution, rationalité-tradition, laïcité-religiosité. Comme dans toute pathologie narcissique, il s'agit de surmonter ses blessures (qui ne sont pas toujours imputables à l'ennemi du moment), ses jalousies, ses humiliations pour se remettre en question, s'ouvrir à la critique, cesser de projeter sur l'autre ses carences et ses échecs. Renoncer à faire de l'autre l'origine et la seule cause de son symptôme. L'optimisme de Daniel Sibony est relatif. Un jour, pense-t-il, « il y aura non pas la paix mais des plages de paix alternant avec des chocs et des violences ». En définissant la paix comme « l'incomplétude assumée à plusieurs », il suggère que pour partager la terre, il faudra d'abord reconnaître sa faille.

MARC-ALAIN WOLF

COMMENT continuer de vivre une fois qu'on a découvert la présence de la mort en soi et qu'elle y a tout dévasté ? Telle est la question implicite qui hante d'un bout à l'autre le dernier roman de Fleur Jaeggy, Milanaise née à Zurich et dont ce *Proleterka* est le troisième livre traduit en français, après *Les années bienheureuses du châtimement* (Gallimard, 1992) et *La peur du ciel* (Gallimard, 1997).

Une femme dont on ne sait pas le nom se remémore, après trente-cinq ou quarante ans, un épisode de son adolescence : une croisière de deux semaines en Méditerranée où son père l'a emmenée pour les vacances de Pâques, en compagnie des membres de sa Corporation qui, pour l'occasion, avaient affrété un navire yougoslave appelé *Proleterka*. Autour de ce récit dans lequel les événements sont rares et plutôt anodins (des repas en commun, des escales, des amours brèves avec un ou deux marins du bord), d'autres souvenirs, d'autres épisodes, d'autres figures ne tardent pas à resurgir, venus tantôt du passé plus lointain de la narratrice (son enfance, l'histoire de sa famille avant sa naissance), tantôt de l'époque qui a suivi la mort de son père, survenue peu après leur croisière sur le *Proleterka*. Si bien que le périple sans histoire entre Venise, la Grèce et Venise se transforme en une odyssée intérieure conduisant la protagoniste (et le lecteur) à revoir toute son existence, saisie non seulement à travers le rappel des événements et des personnages qui en ont marqué le déroulement, mais aussi, mais surtout par une plongée dans ce qui en constitue l'atmosphère constante, le thème à la fois le plus visible et le plus secret : la perte, l'effacement, la mort. Voyage vers le temps passé, cette traversée est en même temps la navigation d'une âme dans le néant où ont sombré les êtres qu'elle a connus et aimés ou détestés et qui flottent à présent autour d'elle comme des cadavres sur la mer obscure de sa mémoire. Seule, penchée au-dessus de la rambarde, elle les voit dériver de part et d'autre du *Proleterka*, sous lequel « un anémomètre tourne distraitement ses pales dans l'Hadès ».

Cette image simple, archétypique, du bateau voguant silencieusement « dans le vide et dans les ténèbres », « comme en proie à une fragile rêverie » et sans poursuivre d'autre but que l'inlassable « circumnavigation du temps », donne au roman sa couleur poétique particulière et lui assure une

très forte unité narrative et thématique, tout en laissant leur pleine liberté à l'imagination et aux digressions du souvenir. Comme le *Proleterka* louvoyant entre les îles, les caps et les détroits, le lecteur passe d'une scène à l'autre sans jamais quitter l'essentiel, c'est-à-dire le progrès ou plutôt l'approfondissement continu, dans la conscience de la narratrice adolescente, d'une découverte à la fois psychologique et métaphysique, qui concerne aussi bien sa propre condition que le monde d'où elle vient et dans lequel elle vit. Et cette découverte, cette véritable initiation de l'adolescente, on peut la définir, d'un côté, comme l'abandon de tout désir (de justice, de vérité, de plénitude) et, de l'autre, comme l'acceptation tranquille de la solitude et du deuil, sans nostalgie ni apitoiement, les yeux désormais grands ouverts devant cette « obscurité presque tangible » qui est le « vrai et unique drapeau du *Proleterka* », le vrai et unique décor de l'existence humaine.

Un personnage incarne ce dépouillement mieux que quiconque, et c'est Johannes, le père, dont la narratrice, au tout début du récit, voudrait soudain ravoier les cendres, ce qui déclenche toute la remémoration qui suit. Presque septuagénaire au moment de la croisière, Johannes est pour sa fille un inconnu. Elle ne vit plus avec lui depuis le divorce de ses parents et ne le voit qu'à de rares intervalles, pour des vacances brèves et aussitôt oubliées. Entre eux, « pas une confiance ». « Et pourtant, dit-elle, un lien antérieur à nos existences. Une connaissance dans une totale étrangeté. » Son initiation, en fait, c'est d'abord par la découverte de son père que la jeune fille l'accomplit. Découverte n'est toutefois pas le bon mot, puisque jamais Johannes ne se livre ni ne révèle quoi que ce soit de lui-même, replié dans une placidité et une indifférence, presque une « froideur », qui sont devenues son unique manière d'être, comme s'il avait décidé de se tenir perpétuellement « à l'écart de lui-même », patient, effacé, semblable au M. Teste de Valéry, ayant tué pour de bon la marionnette, mais un M. Teste en qui l'orgueil aurait été remplacé par une résignation et une fatigue infinie. Il ne tient plus à la vie que par un fil, qu'un rien pourrait rompre à tout moment. Son âme, son cœur, ses yeux sont ceux d'un « fantôme ». Né de parents fortunés que la ruine a frappés, il a vécu la vie d'un homme privé d'héritage et comme en exil au milieu de sa communauté. Il est « celui qui ne



Claudine Cotton, *Vous occuper Vous toucher*, 2000. Pendant plusieurs jours, j'ai cogné à toutes les portes bordant une place publique de Jarnac, en France, demandant aux gens de bien vouloir lier leur « fraîcheur » à la mienne, comme essence de base. J'ai aussi « occupé » ces gens : assise au centre de la place, je fabriquais des balles de neige. Les gens m'observaient derrière leurs volets. Photo : Agnès Tremblay.

possède plus rien ». Un étranger. Un absent. Jamais il ne se révolte ni ne se plaint. Il se tait et s'esquive. C'est un être de la perte et du deuil. Il survit.

Entre ce père lointain et la jeune fille qui l'accompagne, aucune tentative de rapprochement, aucun épanchement n'a lieu pendant les quatorze jours que dure leur voyage en mer Égée, ni pendant les quelques mois qui suivent. Mais la présence, ou plutôt le silence et le détachement de Johannes à ses côtés, sans qu'elle s'en rende bien compte, s'imprègnent en elle et la transforment peu à peu en fille de ce père qu'elle a si peu connu et dont l'ombre désormais ne la quittera plus. Si bien qu'à la mort de Johannes elle n'a d'autre choix que d'accepter tout ce qu'il lui laisse. « Je suis, dit-elle alors, l'héritière universelle et je peux disposer du patrimoine évanoui de Johannes. De l'absence totale d'un patrimoine. [...] Je ne renonce pas au rien. Je ne peux pas renoncer au rien. » À son tour elle devient — mais elle l'était dès sa naissance — celle qui a tout perdu et à qui il ne reste plus, pour tenter de survivre, que la connaissance de ce rien peuplé de défunts au milieu duquel l'a transportée jadis le *Prole-*

terka, « guidé par un fantôme. Par une simple et terrifiante inertie ».

Il ne faut pas s'y tromper, cependant. Si grave qu'en soit la signification, le roman de Fleur Jaeggy n'a rien de lourd ni d'abstrait. C'est au contraire un récit tout simple, laconique et dépouillé à l'extrême, d'où toute complaisance stylistique est bannie, même si le travail de la forme (alternance des temps verbaux, variations pronominales, découpage des séquences) y est d'une subtilité et d'une efficacité exemplaires, d'autant plus exemplaires que ses manifestations demeurent discrètes et toujours rigoureusement motivées. Là encore, tout se passe comme si la femme qui écrit prenait exemple sur Johannes, son père, qui avait l'habitude de consigner dans des carnets les faits et gestes de sa vie et de celle de sa fille : « Des phrases courtes, sans commentaires. Comme des réponses à un questionnaire. Il n'y a pas d'impressions, de sentiments. La vie est simplifiée, presque comme s'il n'y en avait pas. »

Cette sobriété, cette économie de la voix et de la pensée donne un texte d'une densité et d'une précision qui ne baissent jamais, et où chaque

phrase, chaque mot, chaque image possède un poids et une portée irremplaçables. Même s'il s'agit d'un récit narré (généralement) à la première personne, on est aux antipodes du ton compassé et des attendrissements qui caractérisent si souvent les romans écrits sur le mode autobiographique, ou ce tissu de facilités et de mièvreries à deux sous qu'est le style pseudo-enfantin ou pseudo-adolescent. La narration, les notations descriptives, les portraits (en particulier les portraits de femmes), les paroles rapportées, tout ici demeure du début à la fin d'une neutralité, d'une lucidité et d'une justesse parfaites, y compris dans la cruauté, y compris dans l'humour. Il n'y a pas d'autre mot pour résumer ce mariage de la maîtrise artistique et de la richesse sémantique que le mot de *beauté*.

Saisis par cette beauté, muets devant l'étendue de la mort qui nous porte sur ses flots, nous voici, par ce roman, embarqués nous aussi à bord du *Proleterka*, vers le lieu d'où nul ne revient sans avoir fait naufrage.

FRANÇOIS RICARD